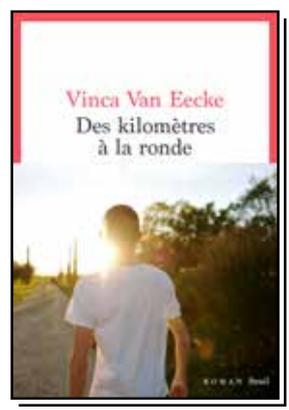
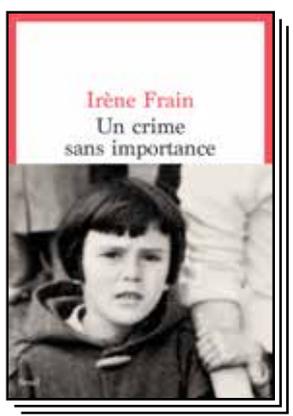
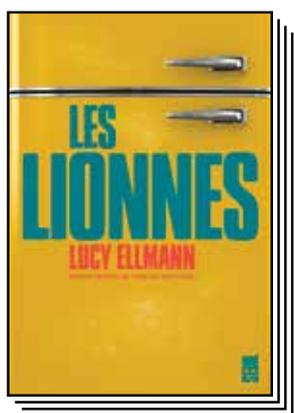
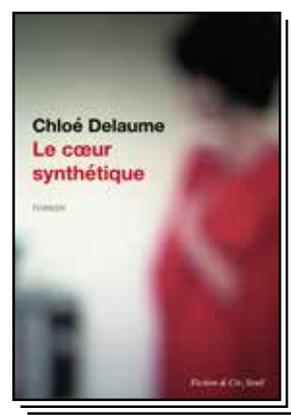
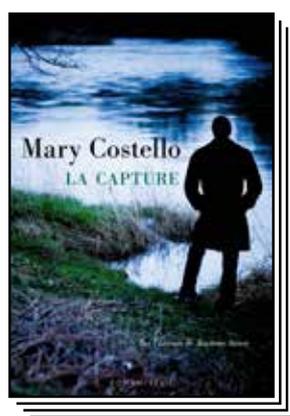
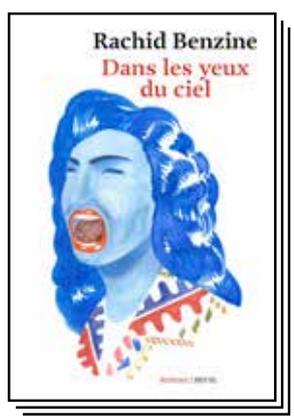


LES ROMANS DE LA RENTÉE

SEUIL

2020



♦ ÉDITORIAL ♦

Ce que peut la littérature. Lorsque vous lirez ces lignes, comme moi vous aurez peut-être repris une activité normale, vous aurez peut-être repris le métro, la voiture, le chemin du travail durant la semaine et le chemin des forêts, des parcs et des boutiques pendant le week-end.

Ou pas.

Comme moi, vous serez peut-être encore confinés, encore sidérés par tout ce qui est arrivé pendant ce long printemps, encore abasourdis par la fermeture brutale des librairies, l'arrêt des imprimeurs et des chaînes de commande.

Dans tous les cas, nous saurons que le monde a déjà changé. Quand bien même nos gouvernants envisageraient de remettre le pays sur sa trajectoire antérieure, il est sûr que nous serons très nombreux à le leur rappeler : il n'est plus possible de faire comme avant.

Car rien ne sera comme avant.

Plus que jamais en revanche, nous aurons besoin des livres et de la littérature. Nous aurons besoin de ces livres qui nous aident et nous auront aidés à traverser ces semaines inédites. Ces livres qui chauffent nos cœurs, libèrent nos esprits et ouvrent nos horizons. Ces livres qui, plus que n'importe quelle image sur un écran, nous donnent à sentir et à penser ce qui nous arrive, à réfléchir tous les sentiments contradictoires qui nous traversent.

Que peut la littérature ? La question est une très vieille histoire. Et à ceux qui imagineraient trop vite que la littérature peut tout, rappelons ce que Flaubert écrivait magnifiquement dans *Madame Bovary* : « la parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles ». Un « chaudron fêlé » : cette fragilité propre de la littérature, écrivains, éditeurs, libraires, tous ceux qui ont fait du livre leur métier, nous la connaissons, nous la vivons, intimement, quotidiennement, aujourd'hui plus que jamais. Mais c'est ce qui doit faire notre force, c'est la sagesse de ceux qui savent qu'ils ne peuvent pas tout, qu'ils ne peuvent pas sauver des vies ni changer le cours du monde, mais qu'ils peuvent faire entendre des voix. Des voix à la fois fortes et hésitantes, puissantes et timides, bruyantes et murmurées.

Hugues Jallon

Président des Éditions du Seuil

03
RACHID BENZINE
DANS LES YEUX DU CIEL

05
SARAH CHICHE
SATURNE

07
MARY COSTELLO
LA CAPTURE

09
CHLOÉ DELAUME
LE CŒUR SYNTHÉTIQUE

11
LUCY ELLMANN
LES LIONNES

13
IRÈNE FRAIN
UN CRIME SANS IMPORTANCE

15
SANDRA LUCBERT
PERSONNE NE SORT LES FUSILS

17
STÉPHANE MALANDRIN
JE SUIS LE FILS DE BEETHOVEN

19
XABI MOLIA
DES JOURS SAUVAGES

21
ANTONIO MUÑOZ MOLINA
UN PROMENEUR SOLITAIRE DANS LA FOULE

23
VINCA VAN EECKE
DES KILOMÈTRES À LA RONDE

25
LA RENTRÉE DES ÉDITIONS
DU SOUS-SOL

26
LES AUTEURS DE LA RENTRÉE
SONT AUSSI EN

POINTS

27
LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2019 EN

POINTS

03

Rentrée Littéraire Seuil 2020

AUTEURS FRANÇAIS

DANS LES YEUX DU CIEL

RACHID BENZINE

• RÉSUMÉ •

C'est le temps des révolutions. Une femme interpelle le monde. Elle incarne le corps du monde arabe. En elle sont inscrits tous les combats, toutes les mémoires douloureuses, toutes les espérances, toutes les avancées et tous les reculs des sociétés. Plongée lumineuse dans l'univers d'une prostituée qui se raconte, récit d'une femme emportée par les tourments de la grande Histoire, *Dans les yeux du ciel* pose une question fondamentale: toute révolution mène-t-elle à la liberté? Et qu'est-ce finalement qu'une révolution réussie? Un roman puissant, politique, nécessaire.

BIOGRAPHIE

Rachid Benzine est enseignant, islamologue et chercheur associé au Fonds Ricœur, auteur de nombreux essais dont le dernier est un dialogue avec Delphine Horvilleur, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman* (Seuil). Sa pièce *Lettres à Nour* a été mise en scène avec succès dans plusieurs pays. Après *Ainsi parlait ma mère*, il signe avec *Dans les yeux du ciel* un roman d'une rare humanité.



© HERMÈGE TRIAY

INTERVIEW

Votre deuxième roman, *Dans les yeux du ciel*, a d'abord été écrit et joué pour le théâtre. Pouvez-vous nous raconter cette expérience et les liens qu'entretiennent pour vous ces deux formes ?

En effet, *Dans les yeux du ciel* a d'abord été une pièce, créée en Belgique et jouée par la comédienne Hiam Abbass que j'ai eu l'occasion de rencontrer grâce au peintre et réalisateur américain Julian Schnabel. Elle fut ensuite présentée au Festival d'Avignon en juillet 2017. L'écriture du roman s'est faite dans un deuxième temps. Je considère qu'il y a deux versions, voire deux « incarnations » du même récit ou, plutôt, de la même « geste ». La pièce est un monologue. Nour, femme, mère, fille de prostituée, prostituée elle-même, raconte la révolution arabe qui se déroule sous ses yeux et elle raconte ses clients, qui sont comme un miroir de la société à laquelle tous appartiennent. Le récit de Nour est l'espace d'une révélation. Le corps d'une société à découvert. Évidemment, dans la pièce, dans le texte et encore plus dans son interprétation théâtrale, Nour tient toute la place, et nous n'avons accès à la révolution qu'à travers sa voix. Avec le roman, le discours de Nour est davantage mis en perspective. Les clients, en particulier, mais aussi Slimane, l'ami, ou encore Selma, sa fille, prennent davantage d'épaisseur. Par ailleurs, la vocation d'une pièce et celle d'un roman sont un peu différentes.

→ suite page 04

♦ EXTRAIT ♦

♦♦♦
Un grand cri d'espoir, un roman puissant et politique, après *Ainsi parlait ma mère* la confirmation du talent d'un auteur humaniste.
 ♦♦♦

→ suite de la page 03

Vous choisissez de raconter les révolutions arabes en déployant le grand cri d'une femme, témoin de la violence des hommes et de leur obscurité.

Au milieu de ce bouillonnement, j'ai imaginé une personne qui serait témoin de ce moment étrange où la nuit touche à sa fin mais où le soleil ne vient pas. Ce moment doux et terrifiant à la fois, où la peur du noir est partie mais où l'on ne sait pas ce qui vient. J'ai imaginé ce qu'une personne incarnant tous les drames et toutes les complexités de ces sociétés pourrait vivre et dire dans ce moment-là.

Et l'idée m'est venue de cette femme, prostituée, malmenée par la vie, amante meurtrie d'hommes perdus, de ce qu'elle pourrait vivre dans un moment pareil, elle qui a toujours vu le revers de ces masques que la révolte a fait tomber, elle à qui on ne ment pas car elle sait toutes les vérités des hommes, même celles qu'on n'avoue pas. Une femme digne, ancrée, qui a fait de sa souffrance non une identité, mais une armure de vie, de spiritualité et, d'une certaine façon, d'amour. J'ai imaginé ce qu'elle dirait dans un moment pareil. Si Nour est prostituée, ce n'est pas un livre sur la prostitution, ni même le récit d'une femme prostituée dans un pays arabe. C'est la puissance de la parole reprise sur le déni, c'est la chair vivante contre la mort, c'est l'amour défiant la haine malade.

Et à travers ce récit se pose une question fondamentale : toute révolution mène-t-elle à la liberté ? Et qu'est-ce qu'une révolution réussie ?

Pouvez-vous nous parler de Slimane, qui tient un rôle à part, symbole de l'amour pour Nour et figure de la révolution ?

Slimane est l'incarnation de la jeunesse décomplexée, qui n'est plus prête à reporter ses exigences de libertés. Lui et Nour sont rejetés aux marges d'une société puritaine et morale qui ne peut s'accommoder ni de ce qu'ils sont, ni de ce qu'ils font. Slimane lui aussi se prostitue. Il est homosexuel. Et en cela un personnage

Quand je me réveille, je tiens fermement la main d'Omar. La chambre d'hôpital est faiblement éclairée. Il me susurre à l'oreille :

- Oui, bien sûr. Je suis certain qu'Allah vous a déjà pardonné.

- Pardonné quoi, Omar ?

- Ce n'est pas à moi de le dire. Depuis que vous êtes arrivée ici, vous serrez ma main et vous demandez sans cesse : « Est-ce que Allah va me pardonner ? » Bien sûr, qu'il vous pardonne.

- Vous savez ?
 - Je ne sais rien. Mais Allah pardonne toujours aux justes.

Des larmes coulent sur ma joue, brûlant la blessure qui barre en diagonale mon visage.

- L'incision est profonde mais une lame de rasoir ça coupe bien. Alors ça se recolle mieux que lorsque c'est déchiré. Votre oeil n'a pas été touché. C'est votre nez qui est le plus entaillé. Les médecins ont dit que vous alliez retrouver votre beau visage, Nour.

- Sans cicatrice ?

- Je ne vais pas vous mentir. Mais vous pourrez continuer à pratiquer votre métier. Vous serez toujours aussi belle malgré ça.

- Vous savez...
 - Oui.
 - Comment ?
 - Ces choses-là ne se savent pas toujours.

Des fois, elles se devinent. Selma ne sait rien, rassurez-vous.

- Elle m'a vue dans cet état ?

- Non. Elle dormait dans l'arrière-boutique.

- Où elle est maintenant ?

- Au collège.

- Merci, Omar. Comment... ?

- N'en dites pas plus. Nous sommes tous des pécheurs. Je n'ai de leçons à donner à personne.

Je serre sa main si fort que je pourrais lui casser un doigt. Il sourit, juste, et me fait promettre de me reposer.

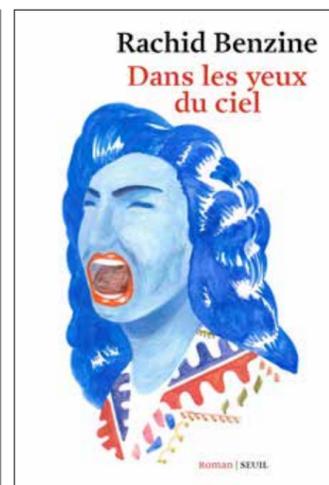
Il s'occupe de Selma les jours suivants. Pour justifier la présence de la cicatrice qui barre désormais mon visage en diagonale, Omar a prétexté un accident, préparant Selma à me voir ainsi abîmée. Jamais je ne lui dirai que je me suis moi-même fait cette blessure.

« Je crierai dans ma solitude, Non pour réveiller ceux qui dorment, Mais pour que mon cri me réveille De mon imaginaire captive ! »

Mahmoud Darwich, *État de siège*

doublement stigmatisé. Mais il se révèle être un des principaux acteurs de la révolution en marche. De toute évidence parce que c'est un homme blessé, rejeté, qui a soif de libération et de reconnaissance. Un homme qui n'a finalement rien à perdre et tout à gagner. Son homosexualité est une source d'énergie première. Comme son amie Nour, il révèle l'hypocrisie de la société, ayant parmi ses clients des homosexuels affichés. Mais il est également, comme elle, un être en quête d'amour et de tendresse, pour ne pas dire de plaisir, et en cela il nous touche tous.

Quant à la relation entre Nour et Slimane, c'est un attachement profond, chacun trouvant dans l'autre le miroir à la fois de sa propre fragilité et de sa propre résilience. Ils se nourrissent l'un l'autre d'humanisme, d'espoir, et s'accompagnent sur le chemin du combat qui est le leur. C'est une amitié amoureuse belle, lucide, interdite, qui ne renonce pas et ne plie pas.



978-2-02-143327-2
 176 PAGES
 140 X 205
 17 €
 DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020

SATURNE

SARAH CHICHE

BIOGRAPHIE

Sarah Chiche, née en 1976, est écrivain. Elle est également psychologue clinicienne et psychanalyste. Les questions du deuil intime et collectif et de la mélancolie sont au cœur de son écriture comme de son travail de clinicienne. Elle est l'auteur de plusieurs romans dont *Les Enténébrés* (Seuil, 2019, prix de la Closerie des Lilas).

♦ RÉSUMÉ ♦

Automne 1977. Un jeune homme de trente-quatre ans meurt dans des circonstances tragiques, après avoir écrit sur une ardoise une phrase énigmatique à l'intention de ses proches. Sa fille n'a que quinze mois.

Avril 2019. Au détour d'une halte à Genève, celle qui écrit ce livre rencontre, par hasard, une femme qui a connu son père, Harry, quand il était enfant, au moment de la guerre d'Algérie. S'ouvre alors le roman du père mort, qui aimait les étoiles, de deux frères en tout point dissemblables, qui se sont aimés et haïs, et d'une dynastie de médecins juifs. Contraints de fuir l'Algérie au moment de l'indépendance, ils reconstruiront, après avoir tout perdu, un empire médical dans la France des années 1960 et 1970. Mais les prémices du désastre se nichent au cœur-même de la gloire. Une femme à la beauté fatale fera voler les faux-semblants en éclats, et conduira Harry à sa perte.

À l'autre bout de cette légende familiale, une autre histoire, en miroir de la première : l'auteur prend la parole, dans un récit féroce, tantôt drôle, tantôt glaçant. On y découvre le roman d'une enfance hantée par le deuil et les ravages d'une éducation qui dévore les plus vulnérables. Quand la mère de son père meurt à son tour, la jeune femme de vingt-six



© MANUEL LARGOS CID

→ suite page 06

• EXTRAIT •

Ils le veillèrent une dernière nuit. Puis ce fut le matin. Leur mine austère et triste, leurs efforts désespérés pour contenir leur désespoir lui firent une certaine peine, qui reflua en indifférence. Car il savait ce qui se logeait derrière. C'était l'orgueil, c'était l'envie maquillée en dégoût, c'était la jouissance qu'il y avait, dans une débauche de tout, à feindre la vie. C'était la grande richesse, la richesse immense, effrayante, méprisante, malgré les excès les plus violents, les dépenses les plus folles, qui résistait, non comme force aventureuse et joyeuse, mais comme satiété de tout, ennui et vague à l'âme. C'était la mélancolie poisseuse des fêtes refêtées sans fin pour continuer de célébrer un monde qui déjà n'existait plus, ce monde qui les avait façonnés, élevés dans un Olympe néogothique de pacotille, puis avait achevé de leur briser les os et de les précipiter tous ensemble dans le gouffre de contradictions abjectes et de pensées mauvaises où ils croupissaient désormais et continueraient de croupir, même après sa disparition, à cause de cet argent, de ces flots, de ces rouleaux d'argent, qui n'avaient finalement ni acheté l'amour, ni réussi à le guérir lui, et qui avaient fini par les rendre tous fous, les condamnant à l'extraordinaire en même temps qu'à l'étroitesse des hypocrisies médiocres, à l'arrogance et aux mensonges sans grandeur, c'est-à-dire à l'enfer.

[...]

Il n'avait pas demandé à revoir une dernière fois son enfant. Chacun avait jugé que cela n'était guère un spectacle pour une petite fille de quinze mois. J'attendais donc son retour à la maison. Il fit de l'index un geste indiquant qu'il voulait écrire quelque chose. Il chercha à attraper l'ardoise posée sur la table de chevet. Elle glissa par terre. On la ramassa. On la lui donna. D'une main lente, il traça au feutre : « Ma femme, ma fille. » Il tendit l'ardoise à son frère. Ils se regardèrent. Ses yeux souriaient. Tous se turent. Tout le monde parlerait encore, des années après, de la douceur terrible de son dernier sourire, à ce moment-là. Il ferma les yeux.

[...]

L'histoire de la famille de ma mère, je l'ai déjà racontée, ailleurs. Mais j'ai caché le cœur de ce qui m'a faite. Depuis l'enfance, je réponds à ce panneau muet, cette ardoise brandie par mon père sur son lit de mort, ce geste ultime d'écriture. J'y réponds par l'écriture. Au départ, les mots manquent. C'est très lent. Sans cesse tout menace d'être détruit, broyé par les pensées qui m'assiègent et me condamnent à necrire que par bribes, à ne penser que par fragments. Tout gèle. Tout veut regagner l'immobilité glacée où je suis ce chien sans maître qui ronge le même os depuis toujours.

→ suite de la page 05

ans quelle est alors s'enferme dans un hôtel minable et sombre deux années et demie durant dans une dépression mélancolique profonde. On dit de Saturne que c'est la planète de la mélancolie et de l'automne. Pour Sarah Chiche, c'est aussi celle de l'écriture. Le seul endroit où l'on peut à la fois perdre ses morts, attendre leur retour, prendre le risque de les rejoindre. Roman du crépuscule d'un monde, de la traversée de nos deuils, et d'une maladie mentale qui fut une damnation puis se transforma en chance. *Saturne* raconte ce qu'est mourir puis renaître, et tout recommencer, ailleurs. C'est aussi une grande histoire d'amour : celle d'une enfant qui aurait dû mourir, mais qui est devenue écrivain parce qu'elle en avait fait le serment au fantôme de son père.

MOT DE L'AUTEUR

Je ne sais plus très bien du fond de quelle nuit d'enfance j'ai commencé à rêver, de toutes mes forces, à *Saturne*, pour ne pas disparaître à mon tour. Mais je n'avais pas dix ans. Ma grand-mère paternelle et ma mère dormaient déjà. Moi, je ne dormais pas. Je regardais le portrait de mon père, enfant, accroché au mur, à peine éclairé par une veilleuse. Je croyais le voir sourire. J'avais peur. Mais je savais déjà qu'un jour il me faudrait raconter tout cela : l'histoire de la fortune, de la gloire puis de la décomposition d'un empire médical ; l'histoire de ceux qui restent et pleurent leurs disparus ; l'histoire des défunts que nous n'avons pas pu enterrer ; l'histoire d'un amour entre un père et sa fille qui a résisté à la folie des hommes, au temps – et même à la mort •

...
Après le succès des *Enténébrés*,
le nouveau roman de Sarah Chiche
est celui d'un deuil
et d'une renaissance.
...



Sarah Chiche
Saturne

978-2-02-145490-1
208 PAGES
140 X 205
18 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020



• RÉSUMÉ •

Après *Academy Street*, voici le très attendu deuxième roman de Mary Costello, hommage à Joyce, ode à la nature irlandaise et somptueux roman d'amour et de fantômes.

Luke O'Brien, professeur de lettres à Dublin et spécialiste de Joyce auquel il rêve depuis des années de consacrer un livre, est à l'arrêt, en panne : panne d'inspiration, crise existentielle, tourments provoqués par une vie amoureuse et sexuelle houleuse, douloureuse et compliquée. Il a quitté la capitale irlandaise pour s'installer dans une vieille demeure à la campagne, au bord de la rivière Sullane, sur les terres familiales dont il est le dernier héritier, non loin de sa chère tante Ellen qui s'éteint doucement. Un beau matin, une jeune voisine frappe à sa porte. Ruth. Coup de foudre. Soudain la vie reprend, s'emballe, s'illumine d'espoirs que Luke croyait à jamais disparus de son existence. Mais lorsqu'il présente la nouvelle élue de son cœur à sa tante Ellen, celle-ci réagit mal. Très mal. « Tu ne peux pas la fréquenter, lui dit-elle. Tu dois immédiatement couper les ponts. » Pourquoi ? En cherchant à répondre à cette question, Luke va s'engager sur un chemin intérieur vertigineux.

Poignant portrait d'homme à la dérive, subtil hommage à James Joyce, bouleversante histoire d'amour impossible et drame familial interrogeant les notions de loyauté, de fidélité et de liberté, le très attendu deuxième roman de Mary Costello confirme avec éclat tout le talent de cette auteure qui compte désormais parmi les plus importantes figures du paysage littéraire irlandais •



© TONY CARRAGHER

MARY COSTELLO

LA CAPTURE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR MADELEINE NASALIK

BIOGRAPHIE

Mary Costello est née et vit à Galway, en Irlande. Son premier roman, *Academy Street* (Seuil, 2015), a remporté le Irish Novel of the Year Award et a été finaliste de l'International Dublin Literary Award, du Costa First Novel Award ainsi que de l'EU Prize for Literature. *La Capture* est son deuxième roman.

• EXTRAIT •

Le démon de midi a-t-il déjà rendu visite à Luke ?

Oui. Il s'introduit en lui à intervalles réguliers, et pas uniquement à midi. Les signes avant-coureurs sont la léthargie, la torpeur, les vagabondages de l'esprit, des pensées fluctuant brutalement entre le trivial et le grandiose, l'extravagant, le fantastique, que l'inventaire de ses propres vertus, mérites, compétences et talents vient fréquemment rythmer - lesquels, argue-t-il, ont été ignorés de tous, sans mention particulière ni tressage de lauriers, des années durant (depuis le décès de sa mère à tout le moins). Parallèlement à cet inventaire personnel, il procède à celui des autres, en miroir et en négatif, énumérant les rancunes et les griefs accumulés vis-à-vis d'individus employés dans des secteurs aussi variés que l'agriculture et les arts, avec une attention particulière pour ceux qui campent sur une ligne idéologique différente de la sienne et dont la médiocrité le fait fulminer - exaspéré par la tiédeur, justement, de leurs opinions, de leur posture idéologique. Les griefs susmentionnés fermentent et s'exacerbent graduellement pour céder la place à un ressentiment corrosif, à l'animosité et, enfin, au désir incontrôlable de voir ces médiocres - devenus des ennemis mortels - laminés, mais pas avant d'avoir dressé dans un coin de sa tête la

liste de leurs défauts, avanies et transgressions (inculture, avarice, corruption, fraude, lâcheté, déloyauté, crime, fourberie, cruauté, duplicité) tout en désignant et en maudissant les responsables de la situation - qui sévissent tout aussi bien au niveau de la paroisse (le gérant du supermarché du village, le boucher, le boulanger, le promoteur immobilier, deux conseillers municipaux, deux cantonniers) qu'au niveau du pays (quatre ministres en activité, deux Premiers ministres retirés des affaires, les hauts gradés de la Garda, les huiles du ministère de la Santé, la plupart des prêtres, des évêques et des ecclésiastiques) et par-delà les frontières (les pères de la syphilisation occidentale et de l'impérialisme économique, les instigateurs du jargon bureaucratique et colonialiste; le pape, ses cardinaux et les laquais qui le caressent dans le sens du poil; les P-DG des multinationales et autres empires, pharmaceutiques, pétroliers, capitalistes; les doctrinaires, les négationnistes, les climato-sceptiques, les bourreaux d'animaux en laboratoire; la Russie, la Chine, le Royaume-Uni, les États-Unis, Israël, le FBI, la CIA, le MI5, le Mossad, les cinquante-quatre pays qui ferment les yeux sur les transferts illégaux de détenus, les innombrables pays qui autorisent les transferts légaux de détenus, les partisans de l'excision, de la circoncision et de l'homophobie, les Charles

Taylor, les Baby Doc Duvalier, les Jean-Pierre Bemba et consorts), et qui comptent désormais dans leurs rangs un certain Maurice Mulvey, lequel mange les pissenlits par la racine. Toujours contrarié, toujours fébrile (mais dans l'attente timide d'une dose infime de *Schadenfreude* qui servirait d'antidote), il s'amuse à concocter des châtiments idoines que leur infligeraient, si possible, ceux qui ont souffert entre leurs mains. Il lui arrive de passer des heures entières dans cet espace tronqué évoquant une transe, éperonné de loin en loin par une nouvelle montée de bile. Alors, arrivé au bout de ses ressources mentales, il atteint une impasse où il lui est impossible d'avancer ou de rebrousser chemin. C'est à ce stade que, en fonction de l'heure et de l'état de sa trésorerie, soit (a) il succombe au sommeil, soit (b) il débouche une autre bouteille de vin rouge.

La presse en parle...

« Un rêve de roman, une lettre d'amour à la nature, à Joyce, à l'art - et à l'amour lui-même. »

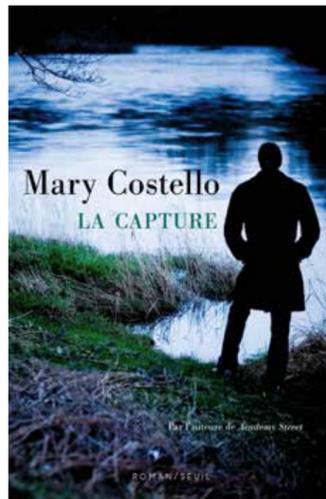
The Irish Times

« Aussi élégant que son précédent roman, mais plus fouillé, plus audacieux et ambitieux. Une merveille. »

The Guardian

« Une ballade irlandaise, juste et poignante, qui semble touchée par la grâce. »

Le Temps (à propos d'Academy Street)



978-2-02-144892-4
272 PAGES
145 X 220
19.90 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020



© SOPHIE COURONNE

BIOGRAPHIE

Chloé Delaume est née en 1973. Elle pratique l'écriture sous de multiples formes et supports depuis bientôt deux décennies. Beaucoup de textes courts, près d'une trentaine de livres comme autant d'expériences. Romans, fragments poétiques, théâtre, autofictions. Son dernier ouvrage, *Mes bien chères sœurs*, est paru au Seuil en 2019 et a connu un beau succès.

• RÉSUMÉ •

Adélaïde vient de rompre, après des années de vie commune. Alors qu'elle s'élance sur le marché de l'amour, elle découvre avec effroi qu'avoir quarante-six ans est un puissant facteur de décote à la Bourse des sentiments. Obnubilée par l'idée de rencontrer un homme et de l'épouser au plus vite, elle culpabilise de ne pas gérer sa solitude comme une vraie féministe le devrait. Entourée de ses amies elles-mêmes empêtrées dans leur crise existentielle, elle tente d'appivoiser le célibat, tout en effectuant au mieux son travail dans une grande maison d'édition. En seconde partie de vie, une femme seule fait ce qu'elle peut.

→ suite page 10

LE CŒUR SYNTHÉTIQUE

CHLOÉ DELAUME

♦ EXTRAIT ♦

→ suite de la page 09

Soirées en boîte ou chez une copine, adoption d'une chatte, solitude extrême à Noël ou à la Saint-Sylvestre, élan soudain pour la nourriture bio, événements qui scandent la vie littéraire, week-end désolant en Normandie, et rencontre non moins désolante avec Martin, qui se révélera être un parfait muflé... Adélaïde n'a pas voulu d'enfant (surtout pas !), et elle n'a plus de famille. Les statistiques tournent dans sa tête et ne parlent pas en sa faveur. « Il y a plus de femmes que d'hommes, et ils meurent en premier. » À l'heure de #metoo, Chloé Delaume écrit un roman grand public, à la fois drôle, poignant, et porté par une magnifique écriture. Adélaïde, au fond, c'est une femme comme une autre. Qui chaque jour fait le deuil de ses rêves.

Le cœur d'Adélaïde cogne douloureusement, comme s'il avait été frotté avec du papier de verre. Pour autant, elle sourit en défaisant ses cartons. Elle a son lieu à elle, la voilà autonome, ici sera son royaume, ce deux-pièces est parfait bien qu'il soit minuscule. Ce qui écorche son cœur, c'est l'effet du divorce, même si Adélaïde en est à l'origine. C'est dans le tribunal que ça a commencé, depuis ses ventricules n'arrêtent pas de peler. Adélaïde le sent et pense que son cœur mue, derniers lambeaux d'amour qu'elle avait pour Elias. Dessous, une peau toute neuve, en attente d'autres émois. L'enveloppe se trouve à vif d'être mordue par le vide. Personne ne pense à elle, et elle ne pense à personne, depuis l'âge de quinze ans, c'est la toute première fois. Jusqu'ici elle quittait un homme pour d'autres bras, Adélaïde, toujours, a été amoureuse. Ces sept dernières années d'Elias, jusqu'à ce que la routine lui use l'âme et les nerfs.

Adélaïde déballe ses affaires et s'étonne que toute sa vie tienne dans si peu d'espace. Elle a quarante-six ans et ne possède rien mis à part plein d'habits et sept bibliothèques. Des Billy d'Ikea, qu'elle orne de guirlandes, de papillons sous cadre, de babioles mexicaines, de lampions japonais. Une paire de stiletto trône entre deux Pléiade; deux passions dans la vie: les livres et les chaussures. Dans son ancien appartement, Adélaïde avait une chambre d'amis qui lui tenait lieu de dressing. Un double salon, un coin lecture. Tout ça, elle le devait à Elias, qui en était propriétaire. Avec son seul salaire, Adélaïde peut louer ce 35 m² dans le 20^e arrondissement de Paris.

Le mois d'août grimpe par la fenêtre, le silence est un peu moite, enveloppant, doux, Adélaïde observe ce qui sera le décor de ses mois, ou peut-être même années à venir. L'étroitesse de sa chambre

la saisit au gosier. Elle se dit: Par pitié, des mois, pas des années. Aussitôt dans son crâne surgissent des scénarios permettant de la reloger. Un homme propriétaire d'un grand appartement, un homme juste locataire avec un bon garant, le numéro gagnant à l'EuroMillions. Adélaïde se dit, pour se donner du courage: Ce n'est que transitoire et au moins j'ai la paix.

Adélaïde n'a pas de famille, tout le monde est mort et elle a dû refuser à chaque fois l'héritage pour ne pas rembourser les dettes. Adélaïde n'a pas d'enfant, ça ne l'a jamais intéressée. Si elle avait eu un enfant, elle serait moins seule mais emmerdée. Adélaïde ne regrette rien, chez elle c'est une question de principe. C'est toujours elle qui change de vie, elle est moteur et non victime. Elle a confiance en son destin, se croit protégée par Aphrodite. La déesse de l'amour ne l'a jamais lâchée, Adélaïde est sûre que très bientôt quelqu'un va venir à sa rencontre. Adélaïde a tort. Si elle tirait les cartes, elle en serait informée.

Adélaïde s'endort en oubliant son âge. Sa seconde partie de vie elle semble l'envisager comme du temps de ses années de trentenaire, ou d'étudiante. Adélaïde ignore qu'il y a bien moins d'hommes libres, elle n'y a pas pensé. Elle omet également le poids de la concurrence. Les fraîchement séparés préfèrent les femmes plus jeunes. Adélaïde bientôt sera brûlée par l'éveil.

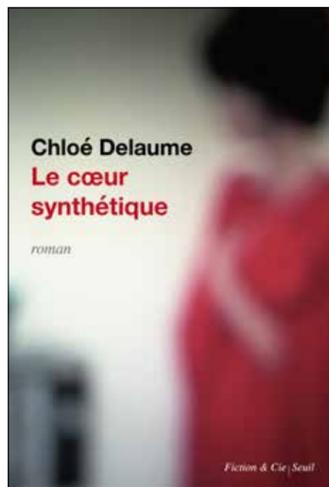
C'est l'histoire d'une fleur bleue qu'on trempe dans de l'acide. Adélaïde Berthel, c'est une femme comme une autre. Qui, à quarante-six ans, entend sonner le glas de ses rêves de jeune fille.

...
Une histoire qui fait rire de ce qui est à pleurer. Dix-huit mois dans la vie d'une femme. Un roman à la fois drôle, poignant, et porté par une écriture magnifique.
...

MOT DE L'AUTEUR

En vingt ans de publications, j'ai exploré de très nombreuses formes littéraires et poétiques, privilégiant l'autofiction et les dispositifs textuels. Raconter une histoire n'était pas mon urgence, et, lorsque qu'il y en avait une, c'était à travers une construction souvent complexe et expérimentale que la narration se développait. L'écriture romanesque à proprement parler ne m'intéressait pas. Et puis j'ai découvert l'écriture de scénario, à la suite d'une aventure dans le monde du cinéma. J'ai pris du plaisir au travail d'imagination pure, à l'élaboration de personnages. J'ai trouvé un intérêt ludique dans la construction d'un enchaînement fluide de scènes, dans la création de

rebondissements. J'ai eu envie d'appliquer ces gestes à la littérature. *Le Cœur synthétique* est arrivé. Un roman où l'on découvre chronologiquement les mésaventures d'une héroïne contemporaine, sans étrangetés formelles, mais en gardant ma langue. Un livre pop comme les chansons qu'écoute mon personnage, un roman sur la loose sentimentale, la solitude, une histoire qui fait rire de ce qui est à pleurer. Il est très différent de mes ouvrages précédents, je sais que mon travail est en pleine mutation depuis *Les Sorcières de la République* et *Mes bien chères sœurs*. C'est un roman de copines, un hommage sororal, autant qu'un comédie autour du célibat. ●



978-2-02-142545-1
208 PAGES
140 X 205
18 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020

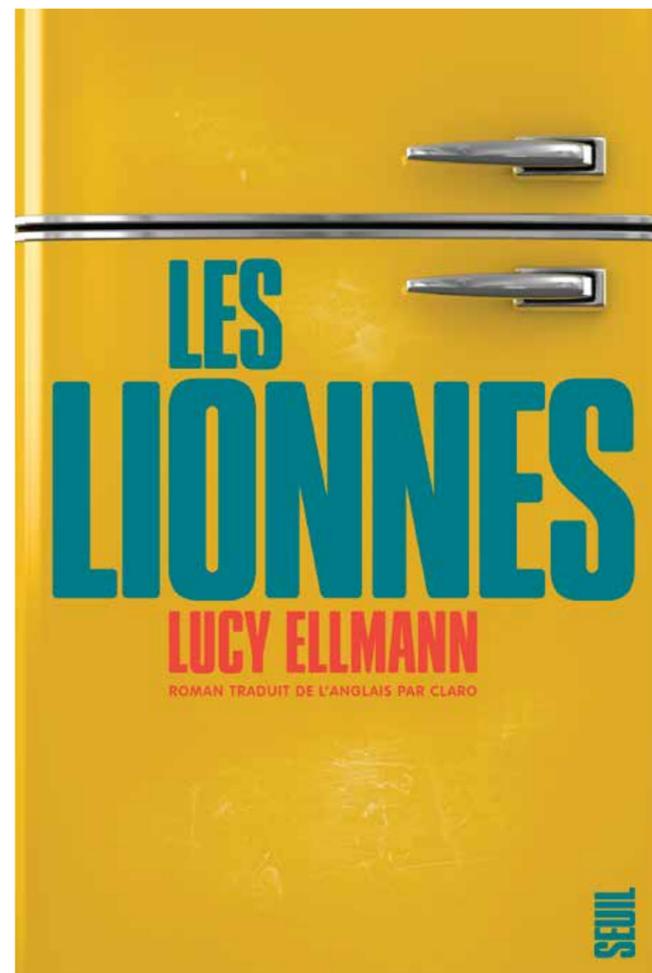
LUCY ELLMANN

LES LIONNES

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CLARO

MOT DE L'ÉDITEUR

Une femme, mère au foyer, traverse la vie quotidienne, dans sa cuisine. L'âge est venu, elle a surmonté un cancer, et dans sa tête elle rumine le monde, ses folies, ses dangers, les fusillades dans les écoles, la crise économique qui fait toujours payer les mêmes, la pauvreté, l'anxiété du lendemain, les équilibres plus que précaires, sa mère décédée d'une longue maladie. Ça se passe dans l'Ohio. Et ça nous parle, de tout, partout. Cette femme pense aux diverses tâches domestiques qui l'attendent et sont nécessaires à faire tourner le ménage. Elle s'indigne, contre un président pour le moins inquiétant, ou face au dérèglement de la planète, mais aussi contre la domination patriarcale, l'asservissement des femmes ou l'extermination des Amérindiens. Tout cela roule dans son esprit. Comme des bouts de réalité qui viennent s'entrechoquer. Mais il faut, dans cette cuisine, continuer à pétrir la pâte, mettre le four à préchauffer et ne pas oublier le panier-repas des enfants... Et nous voilà partis pour une formidable aventure narrative, littéraire, de plus de mille pages, en une seule longue phrase pleine de rebondissements, scandée par une formule litanique: « le fait que ». La magie opère alors: on ne lâche plus le livre, qui se lit avec délices, passion, sans difficulté aucune. « Ce roman est véritablement unique en son genre; et lorsque vous l'aurez terminé, vous ne pourrez pas vous empêcher d'en ressentir aussitôt la nostalgie, comme un manque soudain dans votre existence » (*The Guardian*).



Ce livre monumental à tous égards a connu un destin médiatique et commercial exceptionnel en Angleterre et aux États-Unis: il a été finaliste du Booker Prize et salué par une presse dithyrambique. Lucy Ellmann y réussit le miracle de nous faire toucher l'universel par le biais du plus intime et du plus infime. Elle pousse l'art de la fiction dans ses ultimes retranchements comme jamais personne avant elle ne l'avait fait, à part peut-être Joyce, Melville ou Virginia Woolf. *Les Lionnes* est, par son humour corrosif, un véritable brûlot politique, une charge impitoyable contre l'Amérique et le monde d'aujourd'hui, et un admirable portrait de femme – de toutes les femmes ●

BIOGRAPHIE

Lucy Ellmann est née à Evanston, dans l'Illinois. Lauréate du Guardian Fiction Prize en 1988 pour son premier roman, *Sweet Desserts*, elle consacre depuis sa vie à l'écriture. Un seul de ses livres a paru à ce jour en France: *Petits Désastres de la vie ordinaire* (Seuil, 1995). *Les Lionnes* est son huitième roman. Lucy Ellmann vit aujourd'hui à Édimbourg.

PRÉSENTATION
PAR CLARO

Imaginez une « femme d'intérieur ». C'est là une étrange expression, forgée par des siècles de mise à l'écart, une façon d'enfermer la moitié de l'humanité entre quatre murs, d'empêcher sa déflagration. Imaginez maintenant que cette « femme d'intérieur », par la magie d'une prose combative et têtue, devienne l'intérieur d'une femme : imaginez avoir accès à l'infini monologue chahuté d'un être se sachant ordinaire au sein d'un monde intolérable, le nôtre, et plus particulièrement celui, américain, qu'un certain président sature à chaque instant de sa bêtise mortifère. Telle est la narratrice inventée par Lucy Ellmann : une femme au foyer dont le cerveau, véritable boîte noire en expansion, devient la matière même du récit. Une femme au foyer ? Le foyer irradiant d'une femme ? C'est tout un, dans cet ardent lamento qu'est *Les Lionnes*.

Il est rare qu'un livre s'articulant sur une « contrainte » accède à une fluidité de sens et de rythme aussi universelle. Bien sûr, d'emblée, le lecteur est confronté à cette « attaque » par laquelle chaque proposition nous interpelle : « le fait que ». Mais cette discrète unité opère bien vite à la façon d'une ponctuation, et devient à nos yeux un invisible tremplin par lequel nous accédons à tout un univers romanesque. Des faits, il y en a des myriades dans le roman d'Ellmann, mais contrairement à ce qu'il en est dans les « grands romans américains » bâtis par les hommes de la littérature, ce sont ici des faits tangibles, à ras du corps et de la conscience, ancrés dans la réalité la plus prosaïque, la plus bouleversée qui soit : celle du quotidien. La narratrice des *Lionnes* est une mère, avec trois enfants à charge, et un mari occupé à penser la résistance des ponts. Elle a enseigné un temps l'histoire à l'université, puis, effrayée et rebutée par ce monde où communiquer est tout sauf s'entendre, a décidé de rester cantonnée chez elle, le plus souvent dans sa cuisine, afin de s'adonner pleinement à une pratique pâtissière : roulés à la cannelle et tartes tatin, et toutes sortes de plats qu'elle n'a plus qu'à vendre pour subsister. Nourricière, la narratrice l'est infiniment - elle ne mène pas de guerre, ne dirige aucun de ses semblables vers le précipice, n'ordonne pas la forme

du monde à coups de slogans. Elle se contente d'œuvrer à la perpétuation de son espèce à échelle réduite.

Mais le monde, qui ne brille pas par sa discrétion ni par sa subtilité, l'assaille constamment, même au sein de sa cuisine. Aussi les pensées qui la mitraillent ne sont-elles pas uniquement tournées vers cette intériorité qu'elle cherche à protéger, et c'est, par la brèche de la conscience, toute la folie du réel qui s'engouffre en elle et la secoue à chaque page. Tout, véritablement, y passe, la traverse, la déstabilise, l'inquiète, lui fait hausser les épaules, l'effraie et l'indigne : l'indécence des entreprises qui polluent comme on respire, l'amour des armes qui pourrit le cœur américain, les massacres dans les écoles, les animaux parqués et torturés, les rivières qui moussent de mort, les voitures qui rentrent dans les murs des chambres d'enfants, l'asservissement mesquin des femmes, l'extermination des Amérindiens, mais aussi le manège incessant des souvenirs dans une mémoire qu'elle sait friable, sa mère morte des suites d'une longue maladie, les rares joies auprès d'un père intermittent, un premier mariage calamiteux, et tous ces lieux visités, ces émotions éprouvées, les mille et un jours et les mille et une nuits qui composent l'existence menacée de cette femme aux prises avec elle-même et le brouhaha séculaire.

Lucy Ellmann n'a toutefois pas conçu le monologue intérieur de cette femme comme un simple flux, un pur fleuve d'inquiétude charriant pensées et émotions : un récit apparaît à mesure que nous apprenons à déchiffrer les ruminations de cette narratrice incroyablement touchante. Qui sont les lionnes, ici ? En parallèle à la vie « domestique », le lecteur suit le parcours erratique d'une lionne des montagnes, un des derniers couguars d'Amérique, une femelle cherchant à travers plaines et villes ses petits qu'on lui a ravis. Ce destin est à l'image de notre héroïne : car elle sait elle aussi sa « portée » menacée. L'Amérique est folle. Elle dévore ses enfants. Comment les protéger quand on est soi-même considérée comme une invisible ?

La presse en parle...

« Extraordinaire... étonnant... ahurissant...
L'un des plus grands livres du siècle. »

THE IRISH TIMES

« Sans doute l'un des livres les plus importants
de la décennie. »

LOS ANGELES REVIEW OF BOOKS

« Sidérant... Une Molly Bloom pour l'Amérique
moyenne. »

BBC RADIO 4 FRONT ROW

« Une prouesse fabuleuse... Les 1 000 et quelques
pages d'Ellmann relèguent dans l'ombre la majeure
partie de ses contemporains masculins. »

THE SUNDAY TIMES

« Éblouissant d'ambition, d'humour et d'humanité...
Avec *Les Lionnes*, Ellmann a écrit le *Mrs Dalloway*
de l'ère Internet. »

FINANCIAL TIMES

« Un chef-d'œuvre incomparable. »

VOGUE

« *Ulysse* peut aller se rhabiller. »

COSMOPOLITAN



© AMY JORDISON

978-2-02-143483-5

1136 PAGES

145 X 220

27 €

DATE DE PARUTION

20 AOÛT 2020



• RÉSUMÉ •

Nous sommes à vingt-cinq kilomètres de Paris, dans une banlieue ordinaire, avec ses centres commerciaux déshumanisés, ses pavillons, sa routine. Une vieille dame, qui vivait seule au bout d'une impasse, a été sauvagement attaquée, et est morte de ses blessures à l'hôpital. Cette vieille dame, c'était Denise, la sœur d'Irène Frain. Une sœur aînée qui a été son guide, car elle adorait l'art, les livres, la beauté.

Irène Frain, révoltée par la façon dont la justice a traité cette mort, décide de raconter l'histoire. Dans un récit sobre, très littéraire, elle rapproche par un double mouvement le silence de la justice, qui traite ces gens-là comme des invisibles, et le silence familial auquel elle a été confrontée et qui l'a poussée à devenir écrivain.

En mettant des mots sur l'indicible, elle rend hommage à cette sœur adorée, et répare ce que la justice a ignoré, mais aussi quelque chose de son tissu familial.

UN CRIME
SANS IMPORTANCE

IRÈNE FRAIN



© ANTOINE LEGRAND

BIOGRAPHIE

Irène Frain est écrivain. Parmi ses romans les plus connus : *Le Nabab* (Lattès, 1982), *Secret de famille* (Lattès, 1989), *Devi* (Fayard, 1993), *L'Homme fatal* (Fayard, 1995), *Les Naufragés de l'île Tromelin* (Michel Lafon, 2009). Le Seuil a publié d'elle deux récits autobiographiques : *Sorti de rien* (2013) et *La Fille à histoires* (2017), ainsi qu'un récit biographique : *Marie Curie prend un amant* (2015).

♦ EXTRAIT ♦

Les faits. Le peu qu'on en a su pendant des mois. Ce qu'on a cru savoir. Les rumeurs, les récits.

Sur cette affaire, longtemps, l'unique certitude fut la météo. Ce samedi-là, il a fait beau. La rentrée scolaire avait eu lieu le lundi précédent mais les rues, d'heure en heure, reprenaient un air estival. Une lumière limpide et pas un souffle de vent. Dans les commerces et sur les parkings des hypermarchés où les habitants de la ville font rituellement leurs courses du week-end, on pointait le ciel, lorsqu'on croisait ses amis ou ses voisins ; on parlait d'être indien. Certains avaient réenfilé leur bermuda et leurs tongs et prévoaient de déjeuner dans leur jardin, près d'un barbecue ou sous un parasol. Les rayons boucherie ont bien marché. Vers treize heures, dans les zones pavillonnaires, quand le peu de nuages qui voilait le ciel s'est dissipé et que le soleil a donné à plein, ça a senti la viande grillée. Ce fut peut-être le cas dans l'impasse où s'est déroulée l'agression, la cinquième du lotissement, à une cinquantaine de mètres à peine de la clôture qui sépare les dernières maisons du magasin Décathlon et de son gigantesque entrepôt.

L'agresseur, a-t-on assuré, s'est introduit dans la maison en plein jour. On ignore à quelle heure. Pour trancher, il faudrait prendre connaissance du rapport du policier qui a dirigé les investigations. Celui-ci, malheureusement, seize mois après les faits, ne l'a toujours pas remis au tribunal.

On dispose toutefois d'informations livrées par l'homme qui a découvert la victime. Sept semaines après son décès, lors d'un entretien téléphonique avec une parente qu'il venait d'informer du drame, il a lâché que ça s'était passé en fin d'après-midi.

Le maire de la ville, lui, quinze mois plus tard, croyait se souvenir que le meurtre s'était produit le matin. « C'est en tout cas ce qu'il me semble », soupira-t-il, un peu las. À la même époque, un voisin - celui dont le jardin donne sur la partie arrière de la maison du crime - restait quant à lui persuadé que l'agression s'était déroulée dans la nuit du samedi au dimanche : « Dire que pendant ce temps-là on était à dormir tranquillement. Dire qu'on n'a rien entendu, dire que les chiens n'ont pas aboyé. » Il ne s'en remettait pas, que ses vieux chiens soient restés muets cette nuit-là, ni que sa femme et lui aient dormi comme des souches au moment présumé du drame. Il répétait sans cesse : « Je dormais, je n'ai rien pu faire. »

INTERVIEW

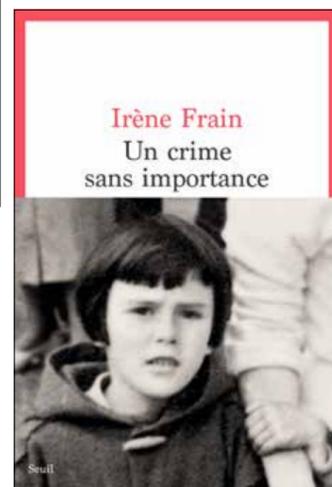
Quel a été le point de départ de votre livre ?

Il y a bientôt deux ans, ma sœur aînée, qui a beaucoup compté pour moi, a été victime d'une agression sauvage à son domicile par une tranquille journée de septembre. Ma famille ne m'en a avertie qu'après sa mort, survenue au terme d'un long coma et d'un réveil atroce. Puis ce fut le silence. Celui-ci se doubla très vite du mutisme que m'opposèrent la police et la justice quand j'ai voulu en savoir plus. Or c'est une loi universelle de l'humanité depuis le début des temps : le sang versé réclame des explications. À force de chercher, j'ai découvert que plusieurs agressions ultra-violentes s'étaient produites avant la mort de ma sœur dans la ville où elle

vivait ; et que la série a continué - à ce que je sais, on compte à ce jour neuf victimes dans la région, dont trois sont décédées, semble-t-il. Le tout sans le moindre écho dans la presse, hors quelques brefs articles dans une rubrique locale. Le mode opératoire de l'agresseur, très caractéristique, suggère fortement qu'il s'agirait d'un *serial* cambrioleur, voire d'un *serial killer*. Pour autant, pendant seize mois, on n'a pas nommé de juge d'instruction et le meurtre de ma sœur n'est pas clairement qualifié comme tel car elle est morte à l'hôpital... J'ai voulu comprendre. Non en menant une enquête à la Columbo, j'en suis incapable. J'ai simplement voulu savoir pourquoi et comment, dans cette petite ville somme toute banale et plutôt tranquille, ma sœur a pu se retrouver, en plein jour et dans une banale enclave pavillonnaire, au mauvais moment et au mauvais endroit. Au-delà de mon histoire, c'est la face cachée de la France contemporaine que j'ai découverte. La fabrique de l'indifférence, la fabrique du silence.

En quoi ce livre résonne-t-il avec votre histoire personnelle ?

Ma sœur était une femme à la fois entreprenante et mystérieuse. Ça la rendait fascinante. Ma famille, à juste titre, lui vouait une vénération sans bornes : elle était la démonstration vivante que la misère n'est pas une fatalité. Elle a ouvert les fenêtres de notre petit deux-pièces breton sur le monde, sur l'espoir. Elle était ma marraine et avait pris ce rôle très au sérieux. C'est grâce à elle que j'ai découvert la musique, le théâtre,



978-2-02-145588-5
256 PAGES
140 X 205
18 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020

la presse, et je lui dois ma passion pour la littérature. J'ai vu aussi en elle une mère de substitution. Mais j'étais beaucoup plus jeune qu'elle et, dans ma vénération, je n'ai perçu ni ses fêlures ni le nid de vipères qui, au fil des ans, s'était logé dans ma famille. Je les ai découverts beaucoup plus tard, à l'occasion d'un événement tragique dont je viens de comprendre qu'il est probablement à l'origine du silence de ma famille sur la mort de ma sœur.

Le silence, dont il est question dans le livre, se retrouve sous bien des formes, et touche beaucoup de gens...

Je me suis décidée à écrire ce livre un an après les faits, quand le silence m'est devenu insupportable. Mais en excluant d'emblée tout auto-apitoiement. Car c'est le lot de tous les justiciables confrontés au crime : qui que vous soyez, vous vous retrouvez en terre inconnue, sans GPS pour vous guider. Pour autant, certaines étapes de cette équipée involontaire sur les terres du mépris et du kafkaïen furent à mourir de rire ! Donc oui, j'ai décliné dans ce récit l'entière gamme des silences : les demi-silences, les silences délibérés, le silence de l'effroi, les silences parlants, ou prudents, ou politiques, les insinuations, les mots couverts, tout ! Mais j'ai beaucoup appris de ces sourds et de ces muets... Et mon voyage a fini par déboucher sur de la parole. Ce livre, mais aussi - enfin ! - la nomination d'un juge d'instruction...

Ce texte vous a-t-il permis d'approfondir votre vocation d'écrivain ?

Oui. Sur ces terres interdites, j'ai souvent cru entendre : « Vous, l'écrivain, vous n'avez rien à faire ici. » Mais la vocation de l'écrivain précisément est d'aller là où il n'a rien à faire : il a tout à y faire ! Et pour cause : il est des vérités qui ne peuvent passer que par la littérature. ●

♦ RÉSUMÉ ♦

De mai à juillet 2019 se tient le procès France Télécom-Orange. Sept dirigeants sont accusés d'avoir organisé la maltraitance de leurs salariés, parfois jusqu'à la mort.

On les interroge longuement, leur fait expliquer beaucoup. Rien à faire : ils ne voient pas le problème. Ils ont même l'impression d'avoir bien réussi l'opération. L'ancien P-DG Didier Lombard a un seul regret : « Finalement, cette histoire de suicides, c'est terrible, ils ont gâché la fête ». Le problème de ce procès, c'est que les juges parlent la langue des accusés, et vice versa. Il n'y a pas d'extériorité possible. Et les plaignants, une fois de plus, sont laminés, malgré l'extraordinaire force de leur récit, de leur impossible récit.

Sandra Lucbert a assisté à ce procès historique. En écrivant, elle a écouté, observé. Convoquant le Kafka de *La Colonie pénitentiaire* ou le Melville de *Bartleby*, mais aussi Rabelais avec ses « mots de gueule » contre les « paroles gelées », dans toute leur puissance métaphorique, elle propose un texte fulgurant et rageur contre la langue et la logique monstrueuses du capitalisme. Elle met au jour, avec une admirable finesse, la perversité des méthodes et de la novlangue managériales qui, au nom du libéralisme triomphant, brisent nos vies, nos esprits et nos corps.

Elle nous met aussi face à ce constat : nous nous sommes habitués, ou peut-être lassés, et cela ne nous choque plus, ou plus assez. Nous nous sommes peut-être résignés. Mais le simple fait de faire réentendre les mots, les phrases, dans leur violence inouïe, a l'effet d'un réveil. Et ça fait mouche.

BIOGRAPHIE

Sandra Lucbert est née en 1981. Normailienne, agrégée de lettres, elle a écrit deux romans, *Mobilles* (Flammarion, 2013) et *La Toile* (Gallimard, 2017). Elle a publié dans *la Revue du Crieur*. En juillet 2019, la revue *lundimatin* a fait paraître le compte rendu d'audience qui est à l'origine de *Personne ne sort les fusils*.

Un texte coup-de-poing sur la folie libérale et son langage anti-humain. Les moyens de la littérature au service d'une écoute dénonciatrice.



© MAGALI BRAGARD

PERSONNE NE SORT LES FUSILS

SANDRA LUCBERT

Irène Frain réussit la prouesse de construire un récit intime et engagé sur l'assassinat de sa sœur.

♦ EXTRAIT ♦

Un ordre social est machinal. Il nous agit. On l'a toujours déjà oublié.

Mais toute machine est machinée. Un ordre social est machiné par quelques hommes pour machiner tous les autres hommes. Et plus il va machinalement, moins il va humainement.

Ainsi, des intérêts humains - très humains - produisent des rapports inhumains.

Ce qui se voit uniquement en s'extirpant de la langue générale: depuis un ailleurs, le machinal ressemble souvent à une torture énigmatique.

Dans *La Colonie pénitentiaire*, la scarification est l'évidence machinale de l'officier. La norme une fois posée, elle n'est plus questionnée. C'est *comme ça qu'on fait*. La norme est invisible, même si elle est partout, même si elle est atroce. On ne la voit plus, on la prolonge. L'officier actionne, entretient et perfectionne la machine. C'est une simple affaire de machineur; seul un visiteur peut en être horrifié - par manque d'habitude.

Le DRH de France Télécom, Olivier Barberot, n'était - n'est - pas un visiteur, c'est un officier. Le 20 octobre 2006, dans l'amphithéâtre de la Maison de la Chimie, à Paris, devant deux cents cadres dirigeants de l'entreprise, il déclare: « Le président [Lombard] m'a demandé de présenter lundi au comité de direction générale un *crash program*. »

Pourquoi l'officier se défierait-il de la machine? Elle est parfaitement fiable. Elle

n'entend pas les cris, elle ne s'interrompt pas, elle consolide la colonie sans jamais dévier, elle va mécaniquement dans le bon-sens. Au contraire, si « on rencontre les gens, [...] tout se complique, car ce ne sont plus des chiffres qui sont en jeu. On est dans une considération humaine. Mais c'est la logique business qui commande », précise Barberot, qui ne fait que son devoir: programmer le crash.

La machine exécute. Elle ne « considère » pas. Elle machine. Elle est *autonome* - ou presque, il y faut encore un peu de main-d'œuvre, mais si peu: des régleurs. « Moi, je sais où l'on doit aller, je sais vérifier que le mouvement se produit mais je ne sais pas dire ce qu'il faut faire à Perpignan. [...] Le *manager* doit évaluer les conséquences », explique ainsi Louis-Pierre Wenès, DG de France Télécom, à la Maison de la Chimie, le 20 octobre 2006.

« Autonome » vient de *nomos*, « loi ». La machine est à elle-même sa propre loi. La norme se meut toute seule. Elle s'est détachée, on ne sait plus pourquoi elle est *ainsi*, mais à présent: c'est ainsi.

La « santé mentale », dit l'Organisation mondiale de la santé, c'est « avoir assez confiance en soi pour accepter ce qui ne peut être changé ». « Il faut mettre les gens en face de la réalité de la vie » - c'est Barberot qui parle. Il mise sur les automatismes et leurs rendements croissants: « En étant plus systématiques, plus orientés vers les *process*, je pense qu'on devrait déjà avoir des résultats sensibles [à partir du mois de novembre]. » Dit-il en octobre.

Les règles n'ont pas à être comprises, et le

condamné ne comprend pas; il souffre. Torturé sans pourquoi, il finit par rejoindre la logique collective. Le sens des gribouillis est réservé aux officiants, qui savent où ça va. De toute façon: « l'organisation de la colonie est si cohérente [...] [qu'on] ne peut rien changer à l'état des choses avant de nombreuses années » (dit l'officier de Kafka). « On est une entreprise totalement privée, totalement en concurrence » (dit Olivier Barberot).

Tout est dans le *comment*. La machine fait souffrir car la souffrance fait *céder* - et ramène au bon-sens. La herse lacère le condamné comme on tient un *fa dièse*, douze heures durant - alors seulement, il *lâche*; la machine termine sa démonstration par le vol plané du cadavre, qui tombe directement à la fosse. Crash.

« Le point positif, c'est que, pour les salariés qui arriveront à suivre la transformation, on a la chance d'avoir des personnes formées, fidèles, bien dans l'entreprise, et qui savent faire fonctionner la machine. » Conclut le président Didier Lombard, ce 20 octobre 2006.

De la colonie pénitentiaire, le voyageur s'enfuit épouvanté.

Nous, en revanche, nous ne pouvons pas nous tirer. La herse s'active partout. Plus exactement, elle prolifère: à La Poste, à la SNCF, à EDF, aux Aéroports de Paris.

JE SUIS LE FILS DE BEETHOVEN

STÉPHANE
MALANDRIN

♦ RÉSUMÉ ♦

Un vieil homme enfermé dans sa bibliothèque s'appête à dévoiler le secret historique de sa naissance.

Lui, Italo Zadouroff deuxième du nom, descendant direct d'un soldat de Pierre le Grand, raconte comment et pourquoi le grand Ludwig van Beethoven, dont tout le monde est persuadé qu'il mourut seul et sans descendance, fut en réalité l'amant très amoureux de sa mère, une domestique qui servait au château de Martonvásár, en Hongrie.

Profusion romanesque, exubérance du langage et détournement des codes sont au rendez-vous de cette fable littéraire teintée de réalisme magique, offerte pour le plaisir et la joie d'un lecteur qui n'est jamais dupe de la légende qu'on lui fabrique.

Je suis le fils de Beethoven est un hommage étonnant et jubilatoire au célèbre compositeur dont on célèbre cette année le 250^e anniversaire, en même temps qu'une ode au pouvoir de la littérature et à celui de la musique classique.

BIOGRAPHIE

Stéphane Malandrin, né à Paris en 1969, est un scénariste et réalisateur français qui vit à Bruxelles depuis vingt ans. Il est auteur de livres jeunesse ainsi que du *Mangeur de livres*, paru au Seuil en 2019 et finaliste du Goncourt du premier roman. *Je suis le fils de Beethoven* est son second roman.

© HERMANCE TRIAY



MOT DE L'ÉDITEUR

Il est des livres qui nous dépayser et nous emportent, parfois très loin. Il en est d'autres qui nous arrêtent, qui nous figent et nous laissent presque interdits, littéralement stupéfaits.

Le texte de Sandra Lucbert est de ceux-là. Comme une balle (de fusil), il parvient à arrêter le cours du monde et le flot de langage dans lequel nous baignons au quotidien, sa force littéraire en révèle la violence et la perversité criminelles. Sandra Lucbert met son intelligence et son humour (noir) au service d'un combat inséparablement littéraire et politique.

C'est sa grande singularité.

Un livre engagé? À l'évidence, comme tout vrai texte de littérature, *Personne ne sort les fusils* percute les cadres mentaux et les structures économiques et sociales devenues aussi invisibles que l'air que nous respirons.

Le livre de Sandra Lucbert ne cherche pas à nous raconter des histoires, il agit comme un puissant révélateur de notre condition. Il ne cherche pas à nous donner de l'espoir, il travaille à désigner des cibles. Il réveille ou entretient la colère, il érige la rage en art poétique.

Fiction & Cie

Sandra Lucbert
Personne
ne sort les fusilsLe procès France Télécom
n'a pas eu lieu.On ne juge pas un monde
depuis lui-même. On n'atteint
pas le capitalisme dans
la langue du capitalisme.Alors dans l'ordre:
rompre avec sa langue;
distinguer les cibles;
sortir les fusils.

Seuil

978-2-02-145655-4

156 PAGES

130 X 185

15 €

DATE DE PARUTION

20 AOÛT 2020



INTERVIEW

Votre second roman s'appelle *Je suis le fils de Beethoven*. Beethoven a-t-il eu un fils ?

Non, Beethoven n'a pas eu d'enfant. Il n'a jamais été marié, et les historiens s'accordent en général pour dire qu'il n'a pas « connu l'amour ». À sa mort, on a trouvé dans le tiroir secret d'un petit coffre qui lui appartenait deux lettres signées de sa main. D'abord, une lettre qu'on appelle le « testament de Heiligenstadt », du nom du petit village au nord de Vienne où il la rédigea. Beethoven a 32 ans, il comprend qu'il devient sourd, il croit qu'il va mourir, il dit adieu à ses frères, la lettre est d'une terrible solitude. Ensuite, une autre lettre, ou plutôt un groupe de trois lettres, qu'on appelle par commodité la « lettre à l'immortelle bien-aimée », qu'il

rédigea dix ans plus tard, depuis Teplitz, en Bohême, où il se trouvait en cure thermale. Il écrit à la femme qu'il aime, mais personne n'a jamais pu dire avec certitude qui elle était. Tous les grands biographes de Beethoven ont mené l'enquête, les époux Massin, Romain Rolland, Boucourechliev, chacun avec ses propres conclusions, mais cette femme-mystère n'a jamais dévoilé sa véritable identité. Dans mon roman, son fils prend la parole pour raconter l'histoire tenue secrète de son père... et de sa mère.

• EXTRAIT •

À cinq ans, j'étais un petit enfant malingre, à la santé fragile et au visage ingrat : les yeux plus grands que la tête, les oreilles décollées, le front large comme une pelle de boulanger. Logé dans une petite chambre au dernier étage du château, sous les combles, maman me serinait tout le jour, et à tout propos, qu'il fallait apprendre à être propre « pour faire plaisir à Monsieur Beethoven », à ne pas pleurer « pour ne pas impatienter Monsieur Beethoven », à savoir rester sage « pour Monsieur Beethoven », à dire merci « pour Monsieur Beethoven », à rester sur sa chaise et finir son potage « pour Monsieur Beethoven », car « Monsieur Beethoven allait bientôt venir nous chercher », « demain peut-être », ou à « la fin de la semaine », « le mois prochain », et nous partions ensemble pour sa « grande maison de Vienne », « notre maison », car « Monsieur Beethoven pensait à moi », il le disait dans ses lettres, c'était « mon papa », et bientôt nous serions « tous les trois réunis », une « vraie petite famille ».

Les quatre enfants de Joséphine avaient grandi et poursuivaient leurs études à Vienne, d'où ils devaient ensuite s'élancer pour l'Estonie. J'étais le seul enfant du château. Adoré, adulé, dorloté, porté aux nues et embrassé tout le jour par quatre femmes qui reconnaissaient en moi le visage d'un musicien illustre dont le portrait pendouillait dans le médaillon d'argent niellé que maman gardait précieusement dans sa chambre, je ne comprenais guère pourquoi on attendait avec tant de ferveur ce « Monsieur Beethoven » au front large et à la chevelure orangeuse qui menaçait de compromettre mon petit Jardin d'Eden.

J'avais constamment les yeux rivés sur l'entrée du château, redoutant l'arrivée de cet ogre à qui mon imaginaire d'enfant conférait des pouvoirs supérieurs, et contre lequel je devais lutter seul, avec l'aide de Dieu, s'il le voulait bien - car Thérèse m'avait appris qu'il était infiniment bon et puissant.

...
Beethoven n'a jamais eu de fils,
mais celui que révèle ce roman est plus vrai que nature.
Un pur plaisir de lecture !
...

C'est donc une fausse biographie de Beethoven ?

Non, c'est la fausse biographie du fils de Beethoven. Il s'appelle Italo Zadouroff et raconte l'épopée familiale qui a conduit les Zadouroff à quitter Moscou à la fin du XVIII^e siècle et à croiser, un siècle plus tard, en Hongrie, le destin de Ludwig van Beethoven, venu se reposer quelques jours au château de Martonvásár, résidence d'été du clan Brunswick.

Est-ce un roman historique ?

D'un côté oui, c'est un roman historique, puisque l'intégralité du livre traverse deux siècles et évoque assez précisément la vie musicale viennoise de cette époque ; de l'autre non, ce n'est pas un roman historique, car le narrateur - ce vieux monsieur isolé dans la bibliothèque de la tour où il s'est retiré pour écrire ses Mémoires - est sans cesse dérangé par un serviteur trop zélé qui vient saboter son entreprise de narration, si bien que l'impossibilité d'écrire le passé devient finalement le principal sujet du livre.

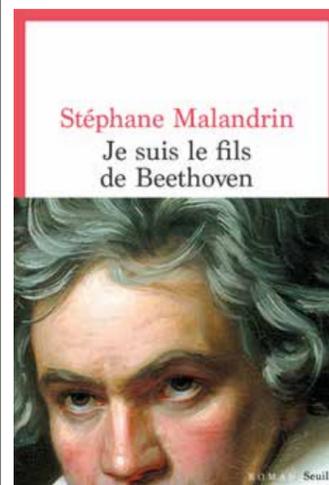
Pourquoi est-il « impossible d'écrire le passé » ?

Écrire le passé, c'est comme prendre en photo quelqu'un qui n'est plus là. Vous pouvez photographier son chapeau, ses

lunettes, son livre ou ses lieux préférés, son image continuera de vous échapper. Plus vous tendrez la main pour l'attraper, plus il glissera entre vos doigts. C'est la nature du passé d'être liquide quand vous le croyez solide. Partout où vous croyez le prendre, il vous échappe, et quand vous le tenez enfin serré contre vous vous réalisez que c'est en réalité lui qui vous tient. *Je suis le fils de Beethoven* est une ode à notre mémoire qu'on voudrait pouvoir ranger, classer, ordonner, mais qui est aussi imprévisible que le vent.

Est-ce la raison pour laquelle vous avez placé ce roman sous le patronage de Borges, dont la mémoire est, comme chacun le sait, un des thèmes de prédilection ?

Borges s'est beaucoup amusé avec notre mémoire. Chacune de ses nouvelles est comme une sorte de *Jeu de l'Oie* littéraire où l'on avance toujours pour tomber dans un trou, reculer, avancer de trois cases, passer son tour et revenir au début. C'est sérieux et ludique en même temps. J'espère que les lecteurs, et les lectrices, de *Je suis le fils de Beethoven* accepteront de jouer avec moi à ce *Jeu de l'Oie* littéraire que je leur propose autour de la figure fascinante de Beethoven ●



978-2-02-146347-7
320 PAGES
140 X 205
20 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020



• RÉSUMÉ •

Dans une Europe en proie à une foudroyante pandémie de grippe, une centaine de personnes réussissent à prendre d'assaut un navire dans le port de Roscoff pour fuir le continent. À la première occasion, l'équipage s'éclipse. Et la tempête arrive. Tous les survivants se retrouvent sur une île, qu'ils peinent à situer dans l'océan, au milieu de nulle part. Il est décidé de préparer un radeau, pour repartir. Mais certains voient d'un bon œil cette nouvelle vie, qui les protège peut-être d'un inavouable passé. Car la vie continue : une organisation prend place. Un chef s'impose, au hasard des circonstances. C'est l'Amiral, un surnom bien sûr. Il y prend goût. Et châtie les « saboteurs », ceux qui veulent empêcher tout départ. Des clans rivaux ne tardent pas à se former. Les passions humaines s'exacerbent, cruelles et destructrices, avec des renversements d'alliance et des trahisons à la clé. Bref, l'homme dans toute sa splendeur... Porté par un grand souffle épique et littéraire, ce roman très contemporain nous plonge dans un huis clos où l'île agit comme un révélateur de la nature humaine, entre besoin d'adhérer à des principes et des projets communs d'une part et pulsion individualiste d'autre part.

...
Un roman prémonitoire
sur un monde en proie
à une pandémie de grippe
et une vie qui se réorganise
sur une île déserte.
...

BIOGRAPHIE

Xabi Mollia est né à Bayonne en 1977. Il partage sa vie entre la littérature et le cinéma. Il a réalisé trois longs-métrages (*8 fois debout*, *Les Conquérants* et *Comme des rois*), et il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont le dernier, *Les Premiers. Une histoire des super-héros français*, a paru au Seuil en 2017.



© JOHN FOLEY

XABI MOLLIA
DES JOURS SAUVAGES

INTERVIEW

Pourquoi ce titre ?

Quand j'ai commencé à écrire ce livre, il y a trois ans, je ressentais confusément le besoin de travailler sur la notion d'effondrement, qui nous préoccupe tant aujourd'hui. Que deviendrions-nous si ce monde que nous croyons durable venait à disparaître ? S'il n'y avait plus Internet, plus d'électricité, plus d'État ? Avec cette épidémie foudroyante au départ du récit, le monde est comme un tapis qui, d'un coup, serait tiré sous nos pieds. Nos manières de vivre, ce en quoi nous croyons, tout ce que nous avons appris se trouvent soudain déstabilisés, discutés et même rejetés. Ces « jours sauvages », c'est le temps de l'île, un temps durant lequel les piliers de ce qu'on appelle civilisation se fissurent, pour le meilleur et pour le pire.

Vous avez écrit ce roman bien avant l'épidémie de coronavirus ; qu'est-ce que cela fait d'être ainsi rejoint par la réalité ?

Être à ce point rattrapé par son propre livre, c'est vertigineux. Mais les écrivains n'ont pas le don de prévoir l'avenir. Quand on lui fait observer que ses romans sont

visionnaires, Jennifer Egan répond avec humilité qu'elle a simplement mobilisé « l'énergie de la logique ». Je crois moi aussi à cela. J'écris certaines histoires pour donner forme à des futurs possibles, mettre à l'épreuve des hypothèses de vie alternative et repousser les limites – apparentes – de ce qui m'est présenté comme la réalité. Quand on veut imaginer la vie d'après l'effondrement, on comprend vite que l'une des causes les plus susceptibles de l'entraîner, c'est une pandémie. On nous l'avait dit en 2003, en 2009, en 2015, et on nous le répète aujourd'hui : il manque peu de choses pour qu'un virus plus contagieux et plus létal mette à bas le monde humain.

L'île déserte est un thème littéraire ancien. En quoi vous a-t-il semblé qu'il pouvait être moderne ?

Ce qui est moderne – en tout cas, ce qui m'a intéressé dans l'exploration de ce thème classique –, c'est la sensation que les Robinsons d'aujourd'hui ne voudraient pas à tout prix rejoindre le monde que le naufrage leur a fait quitter. Je souhaitais écrire un roman sur une tentation contemporaine : fuir hors du monde, tout quitter, avec l'espoir de tout reconstruire ailleurs et de se réinventer. C'est un rêve puissant à une époque où la planète peut sembler, à bien des égards, de moins en moins habitable. Au début du confinement dû au coronavirus, beaucoup de gens l'ont dit : éloignés des autres et de

• EXTRAIT •

Les deux radeaux flambaient encore quand, se comptant sur la plage, ils s'aperçurent que Guilhem Vernet manquait.

Il était minuit peut-être, quelques enfants pleuraient, des hommes voulaient porter de l'eau, d'autres couraient sans but, et l'agitation s'absorbait dans le rugissement des flammes qui, toujours plus hautes, projetaient une nuée grisâtre. Au milieu de ce tumulte, la voix de l'Amiral appelait l'un après l'autre les survivants par leur prénom et Guilhem ne répondit pas.

C'était quelques mois après le naufrage. On n'avait jusqu'à présent rien remarqué d'alarmant dans la conduite de Guilhem, il était infirmier au CHU de Rouen, parlait peu, et celui qu'on appelait l'Amiral devait se demander pourquoi il fallait toujours, partout, que ce soit ce genre d'hommes communs qui se rendent coupables des actes les plus fous.

On chercha Guilhem autour du campement. Son nom fut crié sous les premiers arbres de la forêt, là où la nuit était encore claire. Comme il ne reparaisait pas, l'Amiral dit qu'il fallait dormir, il n'y avait rien d'autre à faire en attendant le jour. Le lendemain on fouillerait l'île, et on le rattraperait comme l'autre avant lui.

À l'aube, les poursuivants de Guilhem prirent les quatre fusils qui avaient voyagé avec eux, des arcs, des épieux et la paire de menottes qu'un des naufragés s'était procurée juste avant d'embarquer sur le ferry, dans un commissariat abandonné. Le groupe d'Elorriaga fouillerait la côte par l'ouest. Le groupe du fils de l'Amiral, Charlie, prendrait par l'est. Et au centre l'Amiral, avec la dernière patrouille, s'enfoncerait dans les sous-bois avant de remonter vers le poste de guet.

« [...] une île qui n'est pas vraiment une île, mais la quintessence d'une île, celle qui est nichée au-dedans de nous et qui signifie l'ailleurs, le lieu des désirs, l'endroit où nous aimerions qu'existe quelque chose de différent de ce qui nous entoure. »

Antonio Tabucchi, *Récits avec figures*, sur Stevenson

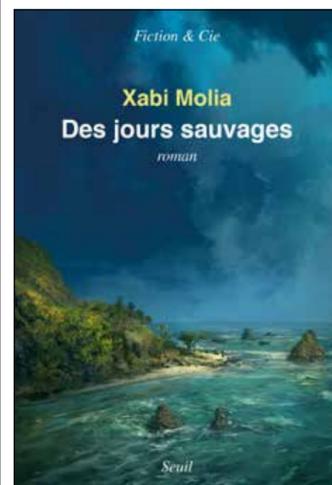
leurs habitudes, ils avaient l'impression de retrouver du temps pour eux, de l'attention pour leurs proches. Ils se sentaient capables de changer. Comme si, paradoxalement, la catastrophe les avait libérés.

Le roman peut-il être lu comme une métaphore du besoin de croyance propre à toute forme de vivre ensemble ?

Je ne sais jamais de quoi mes livres sont la métaphore. Mais comment faire communauté à l'ère de l'atomisation sociale, c'est un enjeu qui m'importe, qui m'inquiète, et que je continue d'explorer de livre en livre. Une centaine de nos compatriotes jetés sur une île paradisiaque, coupés du monde et plus vraiment sûrs que ce monde est encore debout : cette situation extrême, et décalée, fait surgir cent questions, pratiques, morales, politiques. Elle m'est aussi apparue comme un formidable moteur de récit.

Des jours sauvages est un roman d'aventures à rebondissements. Votre expérience dans l'écriture de séries télévisuelles vous a-t-elle nourri ?

C'est probable, même si j'écris des romans pour trouver ce qui, dans la littérature, n'appartient qu'à elle. J'aime depuis longtemps les écrivains qui ont le goût des bonnes histoires. Mais écrire des séries ou des films, c'est véritablement aller chaque jour à l'école, et aussi au tribunal, de la narration. Vos interlocuteurs y sont sans pitié, sans patience. Un scénario, on apprend à le désacraliser, on bouleverse vingt fois sa structure, on teste des scènes et surtout on coupe chaque fois qu'on se dit : « Tu peux faire sans. ». J'ai appris à aimer ça. *Des jours sauvages* avait besoin d'apreté, ce qui m'a imposé, comme dans l'écriture de scénario, une forme de minimalisme : une phrase plutôt que deux, trois mots plutôt que quatre, c'est la règle qui m'a guidé au moment de réviser le manuscrit. Mais, dans le même temps, l'île est le lieu de retrouvailles entre les naufragés et le monde naturel, ce qui appelait un autre registre d'écriture, des phrases longues et riches pour dire l'extase sensorielle dans laquelle ils sont peu à peu absorbés. À l'image de ses personnages, le livre est travaillé par ces deux styles, sécheresse de l'action et luxuriance du milieu. ●



978-2-02-146007-0
256 PAGES
140 X 205
19 €
DATE DE PARUTION
20 AOÛT 2020

BIOGRAPHIE

Né à Úbeda, Espagne, en 1956, Antonio Muñoz Molina est l'un des plus grands écrivains contemporains de langue espagnole. Son œuvre romanesque a reçu de nombreux prix littéraires, dont le prix Femina étranger, le prix Jérusalem, et dans son pays le Prix national de littérature et le prix Príncipe de Asturias pour l'ensemble de son œuvre. Il est membre de la Real Academia Española.

© ELENA BLANCO



♦ ♦ ♦
Un éloge romanesque de la flânerie dans nos villes saturées de bruit et défigurées par la société de consommation, pour célébrer la variété du monde.
♦ ♦ ♦

• RÉSUMÉ •

Armé d'un crayon, d'un carnet, de ciseaux et d'un enregistreur, Antonio Muñoz Molina marche dans Paris, New York, Madrid, Lisbonne, comme l'ont fait avant lui De Quincey, Poe, Baudelaire, Benjamin, Pessoa. Les pages s'écoulent au rythme de la vie, reflet de ce qu'il voit et entend : affiches, publicités, bouts de papier, bruits de la rue, du métro, des cafés, enregistrés avec son téléphone. Face à ces « déchets » de notre civilisation, l'art et la littérature sont là, bouées de sauvetage pour la réflexion et la pensée humaine. « Le grand poème de ce siècle, ne pourra être écrit qu'avec des matériaux de rebut. » Cette tentation de tout écrire, ce que l'on a vécu, écouté, rêvé, souffert, aimé ou lu, de rendre compte de la beauté du monde, est soutenue par la merveilleuse érudition de l'auteur. Antonio Muñoz Molina nous invite, d'une voix profondément ancrée dans le moment présent, à regarder et à écouter d'une autre façon.

ANTONIO MUÑOZ MOLINA
UN PROMENEUR SOLITAIRE DANS LA FOULE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ISABELLE GUGNON

INTERVIEW

Comment vous est venue l'idée de votre dernier livre, *Un promeneur solitaire dans la foule* ?

Comme les idées vous viennent en général : parce qu'on a des passions et qu'on fait des découvertes. Quand j'étais jeune, j'étais davantage tourné vers la littérature, mais au fil des années je me suis de plus en plus intéressé à la vie réelle. Ce livre est le fruit de l'instinct qui me pousse à observer les choses que j'ai sous les yeux, la réalité.

Le processus de création a-t-il été différent de celui de vos livres précédents ?

Oui, un processus différent et très amusant. Un travail avec un crayon, du papier et des ciseaux. Je suis allé dans la rue pour voir et écouter. Tout est parti d'une de mes manies, celle de collecter des choses, de les enregistrer, de collectionner des prospectus, d'observer des annonces publicitaires, de couper et de coller.

Et qu'avez-vous fait de tout cela ?

J'ai commencé peu à peu à écrire de courts textes qui avaient l'aspect tantôt

de chroniques, tantôt de fragments de journal intime, et de jour en jour ils ont pris forme sans que j'aie forcément un grand projet en tête.

Qu'avez-vous ressenti en travaillant à ce roman ?

J'aime me laisser porter. Dans ce cas précis, ce n'était pas du tout ça mais une activité beaucoup plus spontanée, plus libre. Concevoir ce livre, c'était comme être en vacances. J'ai eu la chance de ne pas avoir d'engagements, de délais à respecter à ce moment-là. Je n'avais donc aucune pression, c'était vraiment très agréable.

D'autres écrivains apparaissent tout au long du livre. Quel rôle jouent-ils ?

Le roman suit la trace de personnes qui, dès le début du XIX^e siècle, se sont mises à considérer la ville moderne comme un matériau littéraire possible. Thomas De Quincey ou Baudelaire, par exemple. Ils font partie de ce courant d'écrivains réalistes qui ont voulu observer le monde tel qu'il existait.

Est-ce la fiction ou la réalité qui prédomine dans le livre ?

Tout se mélange, par conséquent tout se transforme en fiction. Un personnage – moi – s'exprime à la première personne. Mais ensuite je m'invente un autre personnage

• EXTRAIT •

Je veux vivre ainsi, avec cette légèreté, entre les promenades et les livres, le cahier et les crayons, le sac à dos à l'épaule [...]. Je veux vivre à pied, à main, au crayon, à mon aise, sauter sur toutes les occasions, vivre dans l'air que soulève mon corps quand il se déplace, comme les brasses des nageurs, vivre de ce qui jaillit ou apparaît à chaque moment devant moi. Je veux ne jamais sortir de mon étonnement. Je veux laisser de côté ou en suspens ce que je suis et ce que j'emporte avec moi et m'intéresser plutôt à ce qui survient et que je vais découvrir, comme ces personnages de contes anciens qui n'ont ni passé ni d'autre histoire que celle de leurs rencontres sur les routes, les personnes avec lesquelles ils discutent, ce qu'ils entendent furtivement quand il s'arrêtent pour se reposer et que leur parvient une conversation d'une table voisine ou de l'autre côté d'une porte. Je veux marcher avec des vêtements légers, juste ce qu'il faut, les mains dans les poches, oscillant par instants au rythme binaire de la promenade. Je veux de bonnes poches qui contiennent ce que je trouve peu à peu, l'une d'elles assez ample pour y glisser un livre, pas trop volumineux, bien sûr, un livre de poche, qui ne pèse pas lourd, se laisse lire par moments et par rafales, qui puisse être parcouru du début à la fin et aussi par petits bouts, au hasard, au jour le jour [...]. Je veux percevoir les étincelles poétiques qui brillent tout à coup dans une publicité ou un article de journal, ou une conversation écoutée en passant. Je veux faire l'amour doucement, longuement, avec la femme que j'aime, et m'endormir ensuite quelques minutes à ses côtés, puis me rappeler ces instants comme si je les avais rêvés, avec la poésie du rêve, la précision charmelle et l'autre poésie, visuelle, olfactive et tactile, de la pure réalité.

La presse en parle...

« Un équilibriste au sommet de son art. »

Le Journal du Dimanche

« L'auteur démontre avec justesse le pouvoir de la littérature, de l'imaginaire, seul instrument valable pour reconstruire une vie. »

Le Nouveau Magazine littéraire

« Antonio Muñoz Molina subjugué en écrivant comme ces musiciens pouvaient improviser : à coups d'envolées lyriques et d'embardees inattendues, mais avec une précision à couper le souffle. »

Le Point

fantomatique et errant, sans nom, qui finit par être l'axe du livre, raison pour laquelle la frontière entre les faits réels et inventés devient ambiguë, c'est ce qui rend le texte plus intéressant.

À quoi doit-on s'attendre à la lecture de ce roman ?

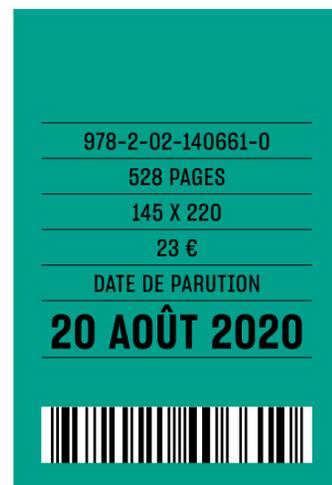
Les lecteurs retrouveront des éléments très similaires à ceux qu'ils ont déjà lus dans certains de mes autres textes. L'essentiel, mon ambition et mon souhait, c'est que ce livre serve à appréhender la réalité. C'est une sorte de reportage passionné sur le réel.

C'est aussi un livre engagé, mais que dénonce-t-il exactement ?

Le gaspillage et la consommation, un mode de vie générateur de bruit et de déchets. Je dénonce le fait qu'on vive dans un monde qui crée tant de pollution, d'anxiété chez les gens.

Quel mot résume le mieux ce livre ?

« Liberté » est un bon terme. La liberté de faire ce qu'on a envie de faire, de se laisser porter par ce qu'on aime. D'écrire sans penser à rien d'autre. Je me suis senti totalement libre en écrivant ce roman.



• RÉSUMÉ •

Ils ont 14 ans quand ils se rencontrent lors d'une fête foraine à L., village perdu en rase campagne française qui compte à peine un millier d'habitants et une douzaine de commerces. Elle vient passer ses étés dans la grande maison de famille depuis l'enfance, eux ont grandi là, bande de jeunes désœuvrés qui cherchent à exister malgré les rues désertes et le crépi triste des façades. Ce jour-là, elle tombe amoureuse de Jimmy. Quand elle les regarde, lui et ses potes, Mallow, Phil, Reno, Buddy, José et Chuck, elle voit des êtres bruts, instinctifs, avides de liberté et d'horizons repoussés. Fascinée par leur manière d'exister, elle les suit dans leurs errements en quête de sensations fortes jusqu'à devenir la fille de la bande. Ils l'appellent « la bourge », elle les surnomme « les autres ».

© FRÉDÉRIC ARIBIT



DES KILOMÈTRES À LA RONDE

Pourtant les années passées ensemble à tuer le temps vont sceller leur adolescence : premier amour, amitiés fraternelles, tragédies inévitables, ils vont vivre côte à côte cet âge où tout devrait être possible.

Ancré en milieu rural à la fin des années 90 et au début des années 2000, *Des kilomètres à la ronde* est le roman d'un apprentissage sentimental où séveille la conscience du déterminisme social. Il témoigne du grand gâchis des rêves et des corps dans un arrière-pays plombé par l'ennui et le manque de perspectives. Que devient-on quand on ne part pas ? Que serait-on devenu si on était parti ? À contre-pied des récits

→ suite de la page 23

initiatiques où les voyages forgent la jeunesse et les destins romanesques, l'auteur déroule une autre voie, et nous interroge: du *loser* au héros, du héros au *loser*, la différence tiendrait-elle au départ? Ou bien s'agirait-il, pour changer la donne, de poser un (autre) regard sur ceux qui ont été laissés au bord de la route?

Construit sur des réminiscences, *Des kilomètres à la ronde* dessine la géographie d'une mémoire en boucle, car dans ce village assoupi, sur ces chemins qui ramènent toujours au même endroit, les événements infimes deviennent les souvenirs qui comptent et qui accompagnent, longtemps après que les mains se sont lâchées.

♦ EXTRAIT ♦

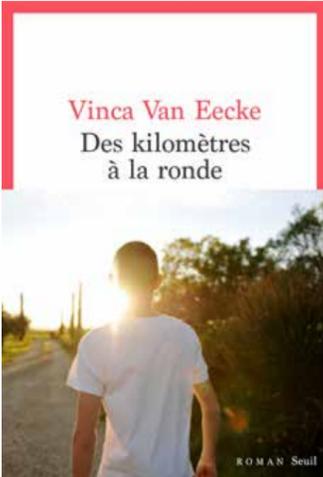
Peut-être cette façon d'allumer leurs Zippo en claquant des doigts avant de frotter la pierre sur leurs jeans, ce petit bruit métallique. Peut-être parce qu'ils savaient siffler aigu entre leurs dents et cracher loin des jets de salive compacts, tassés comme des cailloux. Peut-être pour leurs dos arc-boutés dans des bagarres de frangins où se soudaient leurs révoltes. Ou pour les beaux yeux de Jimmy qui refusaient d'obtempérer. Peut-être pour leur vitesse ivre, insolente, et comme on tremblait sous la vision de leurs membres disloqués dans un virage mal négocié. Peut-être pour ce qu'on ne leur avait pas appris, instincts vifs et corps bruts dont on n'attendait pas grand-chose. Peut-être parce que les contraires se subjugent. Je m'installais dans leurs étés, spectatrice des urgences qui les jetaient d'un bout à l'autre de L, sans raison, les faisaient tourner à fond de train autour du même pâté de maisons pendant des heures comme ces chiens maniaques toupillant sur eux-mêmes toutes babines retroussées. Ils en revenaient, couchaient leurs bécanes au beau milieu des trottoirs et se posaient sur le premier muret venu, les bras ballants, les yeux fous. Les gens du village les regardaient de travers, ça ne se préparait pas un bel avenir, cette jeunesse qui n'en fichait pas une, ça n'irait pas bien loin. Et eux, glandeurs magnifiques défiant la bonne marche du monde, se distraient à soutenir ces regards sans flancher en lançant des bras d'honneur dans leurs cervelles désœuvrées.

[...] Peut-être les silences derrière l'esbroufe qui laissait à penser que rien n'était grave ni à prendre au sérieux. « Je m'en bats les couilles », s'esclaffaient-ils en refusant d'obéir à l'injonction des lendemains qu'on bétonne, mais, à mieux y regarder, ils étaient partout, ces silences, dans le regard soudainement accroché au plafond de Phil comme dans la concentration avec laquelle José faisait rouler son verre juste au bord de la table. On les entendait dans le craquement des phalanges de Chuck, dans les bégaiements de Buddy, ainsi que dans leurs sifflotements à tous, manie commune et désinvolte pour dire: « Circulez, y a rien à voir. » Parfois, l'un d'eux quittait la bande sans raison pour quelques heures ou plusieurs jours et c'était, là encore, un silence qui ne s'expliquait pas. Si, à son retour, on lui demandait où il était passé ou ce qu'il avait fait, la sacro-sainte réponse tombait sans appel: « T'es de la police? » Pourtant il n'y avait personne pour poser cette question, sinon moi qui cherchais à comprendre qui ils étaient dans ces interstices, loin des autres, hors du ralliement. Les postures je-m'en-foutistes devaient bien dissimuler autre chose, ils étaient faits d'une viande qui promet, ils seraient héroïques, ils seraient tragiques ou pathétiques, je n'en savais rien, mais ils étaient romanesques.

BIOGRAPHIE

Vinca Van Eecke est née en 1974. Elle vit aujourd'hui à Paris où elle travaille dans le milieu du cinéma. *Des kilomètres à la ronde* est son premier roman.

...
Un premier roman
solaire et social.
...



978-2-02-146123-7

240 PAGES

140 X 205

18 €

DATE DE PARUTION

20 AOÛT 2020



La rentrée des Éditions du sous-sol

Deborah
Levy



Ce
que je
ne veux
pas
savoir

Éditions
du sous-
sol

Deborah Levy revient sur ce territoire qu'il faut conquérir pour écrire et dépeint la littérature comme une opération à cœur ouvert. Féministe et inspirante, elle bouscule et interroge le poids social tragique de la maternité et du mariage, en somme, le coût d'une vie. La découverte d'une écrivaine majeure, dans la lignée de Maggie Nelson et Annie Ernaux.

DEBORAH LEVY

Les deux premiers volets d'un projet autobiographique inclassable, une œuvre littéraire d'une clarté éblouissante et d'un profond secours.

Deborah
Levy



Le
coût
de
la vie

Éditions
du sous-
sol

MARIE-ÈVE THUOT
**LA TRAJECTOIRE
DES CONFETTIS**



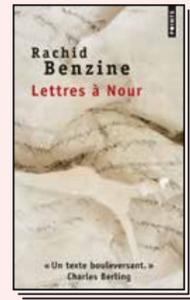
MARIE-ÈVE THUOT

Fresque vaste et captivante d'une famille sur plusieurs générations, *La Trajectoire des confettis*, premier roman de Marie-Ève Thuot, met à bas les tabous et déchiquette en une pluie de confettis le grand cliché des romans d'amour, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Éditions
du sous-
sol

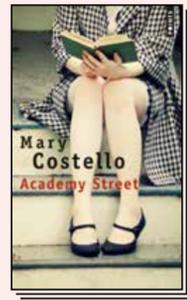
LES AUTEURS DE LA RENTRÉE SONT AUSSI EN POINTS



Rachid Benzine
Lettres à Nour
♦♦♦



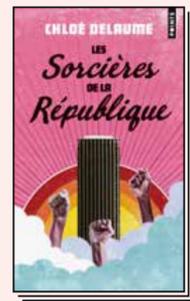
Sarah Chiche
Les Enténébrés
♦♦♦



Mary Costello
Academy Street
♦♦♦



Chloé Delaume
Mes bien chères sœurs
♦♦♦



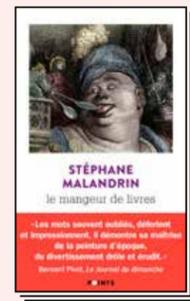
Chloé Delaume
Les Sorcières de la République
♦♦♦



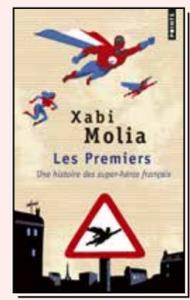
Irène Frain
Marie Curie prend un amant
♦♦♦



Irène Frain
La fille à histoires
♦♦♦



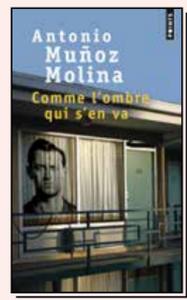
Stéphane Malandrin
Le Mangeur de livres
♦♦♦



Xabi Molia
Les Premiers
♦♦♦

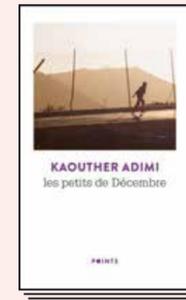


Antonio Muñoz Molina
L'Hiver à Lisbonne
♦♦♦



Antonio Muñoz Molina
Comme l'ombre qui s'en va
♦♦♦

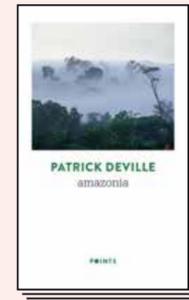
LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2019 EN POINTS



Kaouther Adimi
Les Petits de Décembre
♦♦♦



Rae DelBianco
À sang perdu
♦♦♦



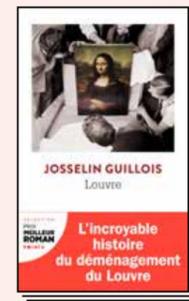
Patrick Deville
Amazonia
♦♦♦



Éric Faye
Le Télégraphiste de Chopin
♦♦♦



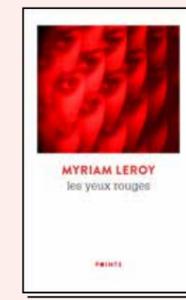
Paolo Giordano
Dévorer le Ciel
♦♦♦



Josselin Guillois
Louvre
♦♦♦



Vincent Message
Cora dans la spirale
♦♦♦



Myriam Leroy
Les Yeux rouges
♦♦♦

Les Éditions du Seuil vous proposent
de retrouver toutes les informations de ce catalogue
sur le site dédié à la Rentrée Littéraire.
Vous y découvrirez des interviews d'auteurs
et les premiers chapitres des romans.

www.seuil.com/rentree-litteraire

Pour suivre toute notre actualité :



Et pour l'ensemble de nos publications rendez-vous sur
www.seuil.com

Les prix et les paginations sont donnés à titre indicatif
et ne sont en aucun cas contractuels.

RELATION LIBRAIRES

Juliette Plé

juliette.ple@seuil.com
01 70 96 89 29

CONTACTS PRESSE

Caroline Gutmann

caroline.gutmann@seuil.com
06 14 54 19 15

▼
Rachid Benzine, *Dans les yeux du ciel*
Chloé Delaume, *Le Cœur synthétique*
Lucy Ellmann, *Les Lionnes*
Stéphane Malandrin, *Je suis le fils de Beethoven*
Vinca Van Eecke, *Des kilomètres à la ronde*

Isabelle Creusot

isabelle.creusot@seuil.com
06 16 33 36 37

▼
Sandra Lucbert, *Personne ne sort les fusils*

Géraldine Ghislain

gghislain@seuil.com
06 23 93 26 48

▼
Sarah Chiche, *Saturne*
Mary Costello, *La Capture*
Antonio Muñoz Molina,
Un promeneur solitaire dans la foule

▼
La rentrée des Éditions du sous-sol

Alina Gurdiel

alinagurdiel@gmail.com
06 60 41 80 08

▼
Irène Frain, *Un crime sans importance*

Claire Venzon

claire.venzon@seuil.com
06 50 03 11 24

▼
Xabi Molia, *Des jours sauvages*

Sophie Choisnel

schoisnel@seuil.com
06 61 17 39 22

▼
Province, Suisse et Belgique